

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel ZIMMERMANN

A la recherche de l'amour

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 181-186

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

A la recherche de l'Amour

L'étude silencieuse respire le travail. Les élèves, penchés très bas sur leurs pupitres, sont absorbés dans leur tâche, et on n'entend d'autre bruit que celui d'une page qui tourne ou d'une plume qui trempe dans l'encrier.

Seul assis au dernier banc, François regarde au dehors, à travers la vitre sombre où se mire la lampe électrique de la salle ; la nuit noire où gémit lointaine une sourde rumeur s'étend à perte de vue, semée de lumières.

François est un enfant de quatorze ans, aux yeux et aux cheveux noirs, au visage à la fois timide, curieux et ardent, ciselé avec amour et tendresse... Il rêve, et dans ses yeux humides passe de temps en temps un lueur troublante. Il rêve... A quoi rêve-t-il donc ?...

François est orphelin. Il n'a jamais connu son père ; de sa mère, il n'a gardé, dans son souvenir d'enfant, que l'image lointaine de deux grands yeux d'une infinie douceur qui, le soir, se penchaient sur son petit lit et enveloppaient son repos d'amour... C'est justement cette vision douce et bénie qui le rend rêveur ; et il se demande pourquoi, aux heures de délaissement plus douloureux et de plus cruelle solitude — le soir par exemple — l'image des deux grands yeux aimants apparaît obstinément à son âme meurtrie, comme pour le consoler et endormir sa souffrance. Est-ce parce que la douleur appelle l'amour, que semblent ainsi palpiter à nouveau dans son cœur les seules caresses qui l'aient jamais bercé, à chaque fois que l'amertume étend sur sa petite vie d'enfant ses ailes noires ?...

Et François, le regard perdu dans la nuit, poursuit sa rêverie douloureuse : pourquoi l'amour a-t-il été si

avare envers lui, pourquoi ne lui a-t-il laissé cueillir au bord de son chemin qu'une seule de ces fleurs suaves qu'il est si doux de caresser dans les feuillettes du souvenir ? Pourquoi son âme si altérée de tendresse fraternelle n'a-t-elle jamais pu boire à la coupe de l'amitié que personne n'approcha de ses lèvres ?... Il aurait tant aimé confier les tristesses de son cœur solitaire à un ami sûr et fidèle qui lui tendît la main lorsqu'il était las, et qui pût combler le vide que faisait dans sa vie l'absence d'amour ; mais jamais personne ne lui avait fait d'avances... ou plutôt si, une fois, une seule fois, un grand collégien avait essayé de se rapprocher de lui. A ce souvenir, tout récent, son cœur tressaille ; il se rappelle très bien les commencements de cette liaison, la sympathie qui l'attirait vers celui qui semblait lui témoigner tant d'affection : puis, il y a quelques jours, le directeur du pensionnat avait fait venir François chez lui, et, d'une voix grave et triste, lui avait demandé de ne pas continuer ces relations, au nom des intérêts de son âme, lui disant qu'il n'avait rien à gagner dans la compagnie de Jacques, qu'on n'attendait qu'une occasion pour l'éloigner du pensionnat... François avait obéi, sans trop savoir pourquoi, par habitude peut-être plus que par conviction...

Et voici que, tout à coup, un désir s'empare de son âme, qui monte, l'envahit tout entier... Après tout, a-t-il eu raison d'éteindre ainsi volontairement le premier rayon d'amitié qui allait épanouir son âme et embellir peut-être toute sa jeunesse ? Quel mal pouvait donc se cacher sous des dehors si charmeurs ?...

Les questions se pressent dans l'âme de François, tumultueuses, ardentes, en même temps qu'un malaise indéfinissable étend ses grandes ombres sur sa conscience inquiète... Oui, il reverra Jacques, il lui parlera... pendant la récréation du soir...

Soudain, dans le silence studieux de la salle tombent, graves et comme sentencieux, de la vieille horloge de métal jaune, les coups de l'heure qui passe... Six heures et demie ! François sort avec un frisson de sa rêverie, et son regard humide et enflammé se promène sur les bancs de l'étude. En voyant toutes les têtes laborieusement penchées sur les pupitres, en entendant le grincement régulier des plumes, il veut se remettre à l'ouvrage ; mais en même temps un insurmontable dégoût du travail l'envahit. Est-ce la tristesse, est-ce le pressentiment de je ne sais quel malheur ; oh ! jamais il n'a senti cela ; jamais son pauvre petit cœur n'a tressailli et battu de la sorte... serait-ce du remords ?

Pourtant, il faut qu'il achève son devoir... Après un dernier coup d'œil circulaire, François allait essayer de se remettre à la tâche, lorsque son regard s'accrocha et se fixa sur une tête levée comme la sienne et qui, comme il le faisait tout à l'heure, regardait la nuit et semblait fixer les étoiles. C'est Jean, l'ami intime du professeur de philosophie, un grand jeune homme pâle, aimé et respecté de tous les collégiens, et dont les grands yeux semblent suivre un rêve intérieur. François remarque la douleur contenue qui crispe ses traits en ce moment : on dirait que des larmes vont jaillir de ses yeux brillants... Il souffre donc aussi, lui, il souffre peut-être comme François ?... Alors, il comprendrait peut-être l'amertume de son cœur, mieux que Jacques, qui est toujours joyeux et ne semble jamais souffrir ?...

Tout à coup, par un brusque mouvement, et comme mue par un effort violent de volonté, la tête de Jean se détourne de la fenêtre et se penche — tout bas pour mieux se ressaisir — sur le gros dictionnaire ouvert devant lui, avec un mouvement douloureux des lèvres, que François seul aperçoit : Oh ! comme il doit souffrir, lui aussi, murmure l'enfant, tandis que,

entraîné par l'exemple, il se remet à l'ouvrage avec un peu moins de lassitude, jusqu'au moment où un tintement de clochette avertit les élèves de la fin de l'étude.

François n'avait traduit que la moitié de sa version grecque, et ce fut avec un profond soupir qu'il se leva, et suivit ses camarades au réfectoire.

... Il est huit heures du soir. La cour, où l'obscurité s'étend et grandit, retentit de mille cris qui s'entre-croisent et assourdissent les oreilles des professeurs, mêlés aux jeux. Quelques élèves se promènent sous les arbres et causent à mi-voix.

François est seul à l'écart, appuyé contre un rocher : il souffre, oh ! il souffre comme il n'a jamais souffert encore. Des larmes brûlantes et silencieuses roulent sur ses joues enflammées ; il frissonne, et son cœur meurtri bat à se rompre... Il a été repoussé, cruellement, brutalement, par Jacques, qu'il voulait aborder pour lui confier sa tristesse et son désir. Il s'est moqué de lui, il l'a raillé, il a raillé sa douleur... Oh ! comme ce sourire moqueur a écrasé dans son cœur ses espérances et ses rêves de bonheur ! Pourquoi Jacques est-il ainsi mauvais et cruel, lui si prévenant l'autre jour ? Mais il n'a donc jamais souffert dans son âme, puisqu'il ne comprend pas la souffrance !... Oh ! mon Dieu, pourquoi donc personne ne veut m'aimer et combler ma solitude ?...

« Qu'as-tu, François ?... François tressaille et relève sa figure baignée de larmes : Jean est devant lui, et il le regarde de ses yeux bons et aimants. « Qui t'a fait de la peine comme cela, François ? » continue Jean, affectueux...

François hésite un instant. Va-t-il livrer le chagrin de son cœur, ou le renfermer pour toujours... Il lève les yeux et rencontre le regard de Jean où luit une flamme si douce, si puissante. Alors, il n'hésite plus :

« Oh ! Jean, murmure-t-il dans un sanglot, personne ne veut m'aimer !... »

A cette déclaration d'une amertume dont il connaissait la profondeur sans doute, un chaud rayon de joie toute divine éclaire l'âme de Jean : le Christ exauçait la prière qu'il lui adressait le matin même, en plaçant enfin sur sa route le compagnon de labeurs et de souffrances si longtemps attendu...

« Eh bien, murmura-t-il gravement, en faisant passer dans son regard toute l'intense émotion qui frissonnait dans son cœur, moi, je t'aimerai, François... si tu veux m'aimer toi aussi... fraternellement... »

François ne pouvait répondre : ce regard austère et doux tout à la fois, cette voix grave et voilée d'émotion, ces mots révélateurs d'un amour qu'il lui semblait rencontrer pour la première fois, tout cela faisait lever dans son âme comme l'aube radieuse et indéfinie encore d'une vie nouvelle ; étonné il se taisait...

« Oui, nous nous aimerons, continuait Jean, en entraînant François du côté de la cour d'où l'on apercevait toute la plaine valaisanne. Nous aurons confiance l'un dans l'autre; nos deux âmes vivront d'une vie commune et aspireront au même idéal, veux-tu?... Nous nous dirons ce qui nous fait souffrir chaque jour, ou tressaillir de joie... Nous chercherons à nous rendre meilleurs l'un et l'autre... Dis, François, veux-tu que nous nous préparions ainsi, dans la paix lumineuse d'un fraternel amour, à servir utilement, plus tard, la Cause du Christ et du peuple valaisan?... D'autres seront gagnés à notre amitié, et voudront croître avec nous dans l'amour de Jésus et des âmes : et nous formerons alors un bataillon de forces vives, pour accomplir la tâche sainte à laquelle le Maître nous appellera. Nous serons purs et bons, et Dieu sera avec nous... »

Jean se tut dans un frisson d'enthousiasme. François

pleurait doucement sur l'épaule de celui qui venait d'ouvrir à son âme divinement consolée des horizons de vie nouvelle qui la laissaient tremblante et ravie.

L'émotion étrange qui l'étreignait l'empêchait de prononcer une parole... Enfin, relevant lentement ses yeux humides, il murmura faiblement, d'une voix toute frissonnante de bonheur et de reconnaissance : « Jean, tu m'as sauvé... Sans toi, j'allais devenir mauvais, je le sentais bien, parce que j'étais tout seul... Oh ! oui, je me donne avec toi, à la Cause, pour toujours... »

Les deux enfants qu'une espérance généreuse venait d'unir indissolublement, étaient auréolés de la clarté suave des étoiles naissantes. A leurs pieds s'étendait, muette et noire, la plaine valaisanne qu'ils voulaient féconder de leur amour, de leurs travaux et de leurs souffrances : désirs d'enfants, folle espérance qu'eût raillée le monde, mais qui allait suffire pour donner à leurs jeunesse un sens et une beauté divine.

Michel ZIMMERMANN, étudiant.